

## Être mère et femme quand on vit dans la précarité

Conférence du lundi 8 mars 2010 : jour de la journée de la  
Femme.

par **Élisabeth Michel**.



### Présentation.

Je vis depuis 6 ans à « *la Rencontre* » à Seyssins, relais d'église de la paroisse Saint-Michel du Drac. C'est un lieu qui a une vocation d'accueil de personnes en situation de précarité. Aujourd'hui, sur le territoire français, parmi les différentes personnes en situation de précarité nous rencontrons beaucoup de personnes en exil, en attente d'un titre de séjour et ce sont essentiellement ces personnes-là avec qui nous vivons à la Rencontre. Nous sommes actuellement trois résidents permanents et six résidents temporaires: un couple d'albanais du Kosovo, un jeune guinéen, une jeune femme angolaise avec ses deux enfants, une petite fille de 10 jours, un petit garçon de quatre ans et demi.

Par ailleurs, je travaille à *la fondation d'Auteuil* qui a vocation d'accueillir, éduquer, former et insérer (essentiellement en France métropolitaine, quelques établissements dans les départements d'outre mer) des jeunes qui vivent des situations familiales, scolaires, sociales difficiles. Actuellement on compte plus de 200 établissements accueillant 12 000 jeunes en France dont deux en Isère, à la côte Saint André, la maison Jean-Marie Vianney et de façon très récente sur Grenoble un établissement microscopique, *la maison des familles*. Je suis mandatée depuis deux ans par la Fondation d'Auteuil pour créer et animer cette structure élaborée en partenariat avec la délégation du Secours Catholique de l'Isère. Le constat de départ est simple : la précarité impacte sur l'éducation des enfants et les parents bien qu'ayant des compétences éducatives se sentent très seuls dans l'éducation de leurs enfants. Nous souhaitons pouvoir offrir un espace de rencontre et d'échanges à ces familles pour que nous puissions ensemble échanger sur l'éducation et si les familles le souhaitent leur proposer un accompagnement spécifique autour des questions liées à l'éducation.

Actuellement l'idée commence à faire son chemin et on ne peut que s'en réjouir. Un indice de cette prise de conscience là, Nadine Morano dans le cadre des états généraux de l'enfance a annoncé la mise en place d'un atelier de réflexion autour de ce thème : éducation et précarité. Nous sommes très contents que les politiques s'intéressent à cette question essentielle. L'objectif de cette maison est d'accueillir les familles à la journée en leur offrant un espace dans lequel elles puissent échanger avec d'autres sur les questions d'éducation, jouer avec leurs enfants et passer ensemble du bon temps.

Une question est posée pour en savoir plus sur le fonctionnement. La réponse est que pour le moment la maison des familles est ouverte une journée par semaine, il faut bien commencer mais on souhaiterait arriver à cinq jours par semaine pour accueillir parents et enfants.

## **La situation de précarité.**

Parler et échanger avec vous à partir de mon expérience de vie et de travail avec des personnes en situation de précarité c'est peut être évoqué la notion du « trop peu »

En effet si je devais délimiter le champ de la précarité et quelle réalité elle recouvre dans mon quotidien, je pourrais évoquer la précarité monétaire, la précarité dans le tissage de liens sociaux, la précarité de l'emploi, je souhaiterais plutôt la cadrer autour de la notion de trop peu

C'est un peu paradoxal puisque j'introduis la notion d'excès.

En effet c'est bien dans l'excès de difficultés matérielles, l'excès de difficultés d'emploi, l'excès de difficultés éducatives, l'excès de difficultés relationnelles que je perçois aujourd'hui la notion de précarité.

Qui n'a pas, parfois, des difficultés matérielles ?

Qui n'a pas eu peut-être des difficultés d'emploi ?

Et aussi qui n'a pas eu des difficultés de liens avec sa famille ?

Qui n'a pas eu le sentiment parfois d'être seul, sans personne à qui parler avec qui échanger, s'amuser, partir en ballade ?

Qui n'est pas traversé par ces expériences ?

Ainsi peut être que du coup le point de rupture est dans l'excès de ces difficultés et aussi le point de contact est dans la similarité de ces expériences. Les personnes, essentiellement des femmes avec qui je vis et je travaille sont comme chacun de nous. Si sociologiquement il paraît intéressant de pouvoir délimiter des champs et catégorisées, dans le champ de la « vraie vie », nous sommes tous appelés à accomplir nos vies et à devenir ce que nous sommes pleinement. Mais en situation de précarité ces difficultés peuvent écraser et étouffer cette aspiration à « ETRE ».

Et là je peux déjà vous transmettre une de mes convictions, il n'y a pas eux et nous, il y a nous dans cette tentative seul et avec d'autres de vivre notre vie même si parfois l'excès nous plonge dans une logique de survie.

Nous essaierons donc de voir ensemble comment nous pouvons passer d'une logique « sur » sa vie à une logique « dans » sa vie.

Je vous propose d'entendre le témoignage de Pascale, rencontrée au Secours Catholique et qui nous a aidée à établir un diagnostic sur comment aujourd'hui accompagner des parents en situation de précarité. Afin que nous ayons un visage, une histoire, une parole commune nous allons regarder 10 minutes de film sur l'histoire de Pascale. Je l'ai rencontrée fréquemment au secours catholique et ensuite chez elle.

### **Film.**

Pascale a 47 ans et travaille dans le cinéma depuis 25 ans, à temps partiel en faisant 20 h en deux jours pendant le week-end et elle termine à 20 h 30 le dimanche soir. Elle a deux enfants de six et cinq ans. Elle n'a pas d'argent pour faire garder ses enfants et chaque semaine c'est un grand souci avec beaucoup d'anxiété pour trouver quelqu'un qui va garder ses enfants. Elle souffre de solitude affective et ne parle pas de sa situation au travail et personne ne sait qu'elle vit dans la précarité. Elle est fière de son travail et les gens l'envient de savoir qu'elle travaille dans le cinéma mais elle est mal payée. En raison de problèmes financiers et de santé, elle

a dû avoir recours à l'aide alimentaire : ce fut un choc pour elle .Elle s'est demandée comment elle avait pu en arriver là et elle en voulait à la terre entière tout en ayant beaucoup apprécié cette aide. Elle s'est rendue au Secours Catholique où elle a été reçue par une personne âgée qui l'a accueillie, questionnée sur toute sa vie et pour la première fois elle a ressenti que quelqu'un s'intéressait à elle. Aujourd'hui elle se sent investie d'une mission : rendre ce qu'elle a reçu à tous ces gens qui l'ont aidée et elle espère qu'elle saura s'en sortir toute seule.

**Commentaires sur le film** : « La porte de l'humain, c'est le visage. Voir face à face, seul à seul, un à un celui dont j'accueille le visage et pour l'accueillir il faut que je lave mon propre visage de toute matière de puissance. Celui-là donc, je le remplis de son humanité et je m'en remplis moi-même » (Christian Bobin). Nous avons chacun notre façon d'accueillir le visage singulier de Pascale, femme et mère vivant dans une situation précaire. Il y a bien quelque chose de part et d'autre et pour elle et pour nous qui est en jeu, quelque chose qui a à voir avec notre *humanité*.

Quand on voit quelqu'un, qu'on lui parle, on a dans sa tête un certain nombre de réflexions, d'images, voire de solutions : quand Pascale a parlé de son problème de garde d'enfants lié à son travail, spontanément j'ai pensé : « pourquoi ne change-t-elle pas de travail ? » Mais ce qu'elle souhaitait c'était garder ce travail qui était sa fierté. En entendant Pascale parler de sa fierté de travailler dans le cinéma, cela m'a permis de sortir de cette image que je porte moi aussi, de dire quand on est mère et femme dans la précarité, il faut d'abord être mère et aussi cela m'a permis de prendre conscience de cette tentation de connaître à la place de l'autre ce qui est « bien » pour lui. C'est très rare de trouver des femmes dans la précarité qui osent revendiquer qu'elles peuvent aussi être femmes, avoir un travail qui leur plaît et les rend fières. L'accompagner sera reconnaître sa fierté et peut être imaginer avec elle, quels autres espaces de fierté elle peut trouver.

## **Caractéristiques de la précarité.**

La première évoquée plus haut était le *trop peu*.

La deuxième : Maurice Zundel dit que le drame des pauvres est *que personne n'a besoin d'eux comme ami*.

Est-ce que nous avons besoin d'eux ?

Est-ce que j'ai besoin de cette relation-là ?

Est-ce que j'ai besoin de ces femmes et hommes, de leur expérience, dans la situation où je suis ?

Je n'ai pas de réponse pour vous c'est à chacun d'entre nous de nous emparer de cette questions. Avons-nous besoin d'eux comme ami ?

Quelques pistes de réflexion sur être femme et mère quand on vit dans une situation de précarité.

Ce que nous avons entendu de Pascale sur sa revendication professionnelle est extrêmement rare parmi les femmes que je côtoie, ce qui est donné en premier c'est *leur part de mère*. Peut-être avec d'autres, elles peuvent parler de leur espace de femme mais moi je l'entends très peu ou alors il faut beaucoup de temps de relations mutuelles et une vraie confiance pour qu'elles osent exprimer cela.

Ces femmes ont une *profonde mésestime d'elle-même*, elles ont une image d'elle-même très dévaluée comme femme et comme mère. On peut trouver

beaucoup de raisons à cela, souvent des histoires familiales très compliquées, des liens conjugaux aussi très chaotiques.

Ces liens se sont souvent rompus et n'ont pas tenu dans le temps. Dans nos relations avec elles, elles cachent ce qui les touche comme femme. Par exemple quand on parle de budget, elles n'oseront jamais dire spontanément qu'elles ont acheté du rouge à lèvres, un crayon pour les yeux, qu'elles sont allées chez le coiffeur comme si ce n'était pas entendable. Je me souviens de l'une d'entre elles, avec qui j'avais de bonnes relations, qui me dit un jour

-« je vais t'avouer quelque chose, j'ai une relation avec un homme ».

Pourquoi avouer ? Pour moi avouer, c'est du domaine de la faute. J'ai répondu que c'était plutôt une bonne nouvelle et pourquoi avait-elle employé ce mot avoué ? Elle me répondit :

-« j'avais peur de ce que tu allais dire par rapport à mes enfants. »

Cette difficulté à parler d'elles en tant que femme est pour une part imaginée par elles mais pour une part transmise par l'univers sociétal. Ces personnes qui vivent dans la précarité « entendent » de façon très très forte ce message sociétal implicite : Vous devez être de bonne mère.

Ces femmes assez spontanément rêvent (et tant mieux qu'elles puissent rêver) que les liens maternels seront les liens dans lesquels elles pourront enfin se réaliser complètement. On voit bien que là se posent parfois la question d'une trop grande proximité avec les enfants.

J'ai évoqué cela dans mon travail quand on élaborait le projet de la maison des familles, je disais que je souhaiterais qu'à moyen terme ces familles aient des parrains et marraines à qui elles pourraient confier leurs enfants, entre autre, le samedi soir par exemple pour qu'elles puissent sortir avec des copains et copines. Et j'ai été assez surprise de voir la réaction de mes collègues, travailleurs sociaux : « enfin quand même ce n'est pas la priorité ». Bien sûr, je suis d'accord, ce n'est pas la priorité mais j'ai demandé :

« Qui d'entre vous n'a pas confié ses enfants un soir, un week-end pour faire une balade avec des amis, fêter un anniversaire ou aller danser ? »

Donc offrir un espace de pause sans les enfants ne semblait pas envisageable. Nous savions ce qui était « bon pour elles » et nous limitons notre regard et considérons trop souvent ces personnes comme des mères uniquement. Quant à savoir s'il faut le faire ou pas nous pouvons en discuter. Ces femmes se privent de cet espace-là mais nous les en privons aussi, je crois. Ce qui fait que si elles veulent sortir elles laissent les enfants tout seuls dans leur appartement ou dans leur voiture ce qui n'est pas la meilleure solution.

*Être femme et mère* : depuis trois ans, le Secours Catholique organise une semaine de vacances pour femmes seules avec enfants accompagnés par des bénévoles. On m'a demandé d'intervenir une journée et de travailler avec ces mamans sur les questions d'éducation autour du thème : être mère aujourd'hui qu'est-ce que cela veut dire ?

20 femmes étaient présentes lors de cet atelier et là j'ai pris conscience de toute la souffrance de ces mères. Elles sont habitées en permanence par le sentiment qu'on allait leur enlever leurs enfants, elles se disaient il faut absolument que je sois une très bonne mère. Je ne sais pas ce que veut dire être une très bonne mère (je n'ai pas d'enfants). Cette question traverse peut-être toutes les mamans mais on retrouve là le « trop » et l'excès liés à la situation de précarité dans laquelle vivent

ces personnes. Cette injonction là « Je dois être une très bonne mère », elle est énorme et exerce une pression très forte. Elles ont peu de liens donc avec qui parler de cela ? Comment être une bonne mère ? Que fais une bonne mère ? et Si je ne suis pas une très bonne mère, on va m'enlever mes enfants.

En conséquence, un certain nombre de ces mamans rencontrées interdisent à quiconque de rentrer chez elles car si on entre on va évaluer comment elles sont mères, on va peut-être voir des défauts, comment est tenue la maison, si les lits sont bien faits... Elles ont peu de gens à qui parler mais peut-on éduquer tout seul ? Leur mésestime d'elle-même les empêche d'échanger, de parler simplement par exemple à la sortie de l'école. Une maman reçue à *la maison des familles* a sa fille de sept ans à l'école Saint-Bruno avec une scolarité tout à fait normale. Au cours de la conversation, j'ai compris qu'elle n'a aucun lien avec les parents des autres enfants, juste « bonjour- bonsoir », elle n'invite pas les autres enfants car elle a très peur d'être jugée et n'échange donc pas sur l'éducation. Deux questions se posent alors :

Quels regards ces femmes portent t'elles sur elle même ? Ce regard très souvent lié à la profonde mésestime qu'elles ont d'elles mêmes

Quels regards portons-nous sur ces personnes-là ?

Cette méfiance à l'égard des autres, cette peur d'être jugée, les injonctions sociétales entraîne souvent *une grande solitude* et une maman disait :

-« je me sens très seule, heureusement que j'aie ma petite fille de deux ans et demi, quand je suis avec elle je me sens moins seule ».

Une autre renchérit, les larmes aux yeux :

-« ma fille de huit ans, c'est tout pour moi, c'est ma copine, c'est mon amie, c'est tout ».

Souvent les enfants deviennent donc des remparts contre ce terrible sentiment de solitude et peut parfois nous permettre de comprendre pourquoi cette maman refuse de confier une ou deux après-midis par semaine sa fille à la halte garderie.

Terrible dilemme, certes il serait important que cette petite fille puisse rencontre d'autres enfants mais que faire si la maman n'est pas d'accord ? Peut être une piste serait d'offrir à cette maman des espaces e rencontres et d'échange pour que sa solitude, à elle, soit moins forte.

Être mère en situation de précarité *c'est aussi prendre en pleine face, en permanence des repères contradictoires de la part des institutions.*

*Deux exemples :*

Une maman me demande ce qu'elle doit faire, car le CPE du collège de son fils lui dit :

- « M<sup>me</sup>, il faut absolument surveiller votre fils »

Et au Centre médico- psychologique la psychologue lui dit :

- « M<sup>me</sup>, il faut que vous donniez un peu de liberté à votre fils ».

Et moi je fais quoi dit-elle ? Je ne remets pas en cause les institutions mais cette femme n'a rien dit au CPE et à la psychologue car elle ne savait pas quoi dire. Je lui ai conseillé de réfléchir d'abord à ce qui était important pour elle et comment elle, elle envisageait cette question, pour pouvoir ensuite échanger et confronter son point de vue avec celui du CPE et de la psychologue.

Une maman d'origine étrangère est convoquée pour son fils en première année de maternelle. Je vais avec elle sur sa demande à ce rendez vous car elle maîtrise mal la langue française L'institutrice lui dit :

- « Cela ne va pas du tout : Votre fils n'a pas intégré les règles de son métier d'élève »

Comme toute maman, elle répond :

- « Mon fils est trop petit pour faire tout ce qu'on lui demande. »

Et la réponse a été :

- « si la mère, elle aussi, défend son fils où est-ce qu'on va ».

Eh bien depuis, la maman ne va plus aux réunions de l'école...

Et souvent de cette façon là se crée des « mal entendu » de part et d'autres. Des repères multiples et contradictoires, des façons différentes d'envisager le monde, une représentation de l'école souvent synonyme d'échec, nous avons là des éléments d'une rencontre improbable.

Au regard de mon expérience la question que je me pose souvent serait celle ci :

*Comment construire ensemble une histoire de fraternité ?* j'emprunte ce terme « une histoire de fraternité » à Philippe Besson.

Pour construire cette histoire de fraternité je me sens appeler à compagnonner avec ces femmes. En effet je refuse de prendre en charge qui que ce soit, je refuse de les porter sur mon dos. Si je les mets sur mon dos, leurs pieds ne sont plus en contact avec la terre. Nous avons besoin d'avoir les deux pieds plantés dans le sol pour pouvoir avancer dans nos vies. Je souhaite compagnonner c'est-à-dire marcher près d'elles, avec elles, à leur rythme, leurs pieds et les miens posés sur le sol.

Pouvoir compagnonner, c'est aussi se dire que la précarité est une sorte de culture, différente de la mienne et mon premier mouvement est d'essayer de comprendre quelle est la représentation du monde dans cette culture là. Ces femmes n'ont pas les mêmes repères que nous : pour elles toute initiative, tout changement est un danger. Donc elles recommencent ce qu'elles savent faire pour se sécuriser alors que nous, les travailleurs sociaux, nous leur demandons de changer. Certaines développent une logique conservatrice et notre monde leur apparaît inaccessible. Il faut donc apprendre à envisager le monde avec elles.

Le rapport au temps est très différent pour elles et pour nous. Quand on vit dans la précarité le temps est très court, on pense à la journée. Comme exemple, je peux vous dire qu'il y a quelques années, le 24 décembre au matin, nous avons reçu cinq appels à *la Rencontre* demandant : et ce soir tu fais quoi ? Quelle surprise pour nous de découvrir que des personnes n'avaient pas anticipé ce qu'elles allaient faire pour la soirée de Noël. Or, nous demandons souvent à ces femmes de faire des projets, c'est à dire se projeter dans le futur.

Quand on évoque l'éducation, c'est bien sur un pari sur l'avenir, une sorte de projection sur les 20 années à venir, alors lorsque le temps est très raccourci cela devient extrêmement compliqué de se projeter dans le futur. Pour avancer ensemble comment aller dans la carte du temps de l'autre pour comprendre les très bonnes raisons qui limitent le temps à la journée, voire à la semaine.

**Pour terminer je voudrais évoquer deux références bibliques** que je trouve essentielles pour notre sujet.

1. *Dans l'Exode* : au sujet des 10 commandements. Il est dit : « si tu suis les commandements tu seras béni et tu seras béni sur des milliers de générations ; si tu ne les suis pas tu seras maudit sur trois générations ». Ce que je trouve génial dans ce texte et qui me mobilise c'est que toute parole bien dite est dite pour des milliers de générations, tout ce qu'on aura reçu de « bien dit » dans nos vies sera transmis pour des milliers de générations. Tout ce qui est « mal dit » dans nos vies et tous on a des « mal dit » dans nos vies mais ces femmes ont trop de ces paroles mal dites cela va s'arrêter sur trois générations. Alors profitons pour prononcer, accueillir des paroles bien dites.

2) *Les disciples d'Emmaüs* : texte splendide où tout nous est dit sur l'accompagnement, sur l'accueil, la relation à l'autre. Les disciples sont comme ces femmes, ils ont quitté comme elles leur Jérusalem, leur espoir d'être des femmes épanouies, des mères comblées. Dans cette Jérusalem elles laissent tous leurs espoirs et tous leurs rêves déçus. Sur le chemin qu'elles empruntent, nous sommes invités à trouver la posture très juste du Christ, auprès des disciples.

Il vient près d'eux, les fait parler au risque d'être pris lui-même pour un imbécile :

« Tu es bien le seul à ne pas savoir ce qui s'est passé à Jérusalem ».

Je trouve splendide cette position : laissons l'autre me raconter l'événement tel que lui l'a vécu, pas tel que moi je pense qu'il l'a vécu, au risque parfois que l'autre me dise :

« Tu es bien le seul à ne pas savoir ce qui se passe ».

Tant pis, parce que l'autre va me dire pourquoi sa tristesse, pourquoi sa peine avec ses mots à lui. Ensuite le Christ en appelle à notre intelligence, à notre cœur pour pouvoir essayer de comprendre ce qui s'est passé. Puis il relit les écritures (on ne sait pas lesquelles) puis fait mine de se retirer.

« Compagnonner » auprès de ces femmes qui vivent dans des situations de précarité c'est aussi accepter par moment de se retirer pour leur laisser de la place. Ce qui permet, comme dans le texte d'Emmaüs aux disciples de devenir des « invitants » je trouve ce passage splendide et très émouvant.

Comment je laisse la place à l'autre pour qu'il soit celui qui donne et non pas uniquement celui qui reçoit. On pense souvent que face aux situations de précarité, il faut donner mais quelle est ma capacité à laisser place à l'autre pour qu'il ait la possibilité de donner à son tour ? Et quelle ma capacité à me mettre en position de recevoir ? Dans le texte ensuite il y a la reconnaissance du Christ et le retour vers le point de départ. Moi, mon ambition, ce n'est pas de changer la vie de ces personnes mais que la Jérusalem qu'elles ont quittée, elles puissent un jour y retourner mais pas dans le même état d'esprit mais transformées comme les disciples par les rencontres, qui les auront humanisées elles, mais aussi qui auront humanisé ceux qu'elles auront rencontrés.

Deux phrases extraites du débat question réponse : « accompagner, compagnonner, c'est peut-être d'abord introduire des choix et permettre à ces femmes de pouvoir à nouveau choisir ».

« D'être à la place de témoin sans être coupable, ce qui permet d'avoir la foi pour deux, pour écouter le désespoir de l'autre sans que celui-ci ait le dernier mot »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> D. Vasse : *Le poids du réel, la souffrance*. Paris, Seuil, 1983